

Lettre ouverte à Mademoiselle Germaine

Mademoiselle,

Fidèle à toutes les règles de la courtoisie, je me fais un devoir de répondre à votre lettre du No 7 de notre journal.

Avant tout, je dois vous dire que je ne désire pas engager de débat sur ce sujet puisqu'il n'y a certainement pas matière suffisante.

Dans mon insinuation au sujet d'Alphonse Karr, je n'ai pas voulu dire que vous aviez plagié, car j'aurais eu tout-à-fait tort.

Quand à avoir insinué que vous aviez paraphrasé, je regrette vivement de l'avoir fait; en effet, je n'ai trouvé qu'une seule phrase, et encore.

Ce qui est certainement un pur effet du hasard, puisque vous n'avez jamais lu "Les femmes" et "Encore les femmes."

Voici cette seule phrase qui est de vous et qui ressemble quelque peu à celle d'Alphonse Karr, paraphrasée, cela s'entend :

"Les petits garçons sont des hommes plus petits que leurs papas."

Voici ce que l'auteur des "femmes" dit quelque part :

"Les petites filles sont des femmes plus petites que les autres, mais ce sont des femmes."

Ma seule excuse de vous avoir accusée à tort, mademoiselle, est celle-ci :

Je n'avais pas les deux volumes plus haut mentionnés sous la main, quand j'ai lu votre article, et il y avait déjà un an que j'avais lu ces livres.

J'espère que le fait de livrer cette lettre à la publicité est une réparation suffisante, et que vous n'en exigerez pas une autre.

Pour ce qui est des idées, mademoiselle, je soutiens mon dire. Vous pensez à peu près comme Alphonse Karr avec cette seule distinction que vous ne l'avez pas lu. Ce doit être là un encouragement pour vous à continuer d'écrire.

Le chapitre "Grandeur et décadence de la feuille de figuier" dans "Encore les femmes," où il est question du paradis terrestre, m'avait fait croire à une paraphrase quelconque dans la dernière partie de votre article : "Les Garçons."

Je me suis fourvoyé, voilà tout.

Voici quelques phrases prises dans Alphonse Karr qui auraient pu justifier mes soupçons du reste mal fondés :

"Il n'est pas rare de voir des petits garçons, c'est-à-dire des enfants qui doivent un jour devenir des hommes."

"La plupart des mères, traitent les petites filles comme des poupées perfectionnées."

"Un petit garçon, n'est qu'un gamin qui ne pense qu'au cerceau, à la balle, etc..., une petite fille n'est qu'une femme plus petite."

Vous voyez qu'il existe entre vous deux une certaine manière originale d'écrire et de penser.

Encore une fois, mademoiselle, cela ne peut que vous flatter.

Je crois en avoir dit assez long, mademoiselle, pour rentrer en grâce auprès de vous.

Je demeure votre tout dévoué,
LUV D'AVEL.

RECRETS

Notre ami Napoléon mort !... Mais non, c'est un rêve insensé, c'est un horrible cauchemar. Comment lui qui, hier, nous conviait au plaisir, lui plein de vie, d'espérance et d'avenir. Non, non ! c'est un mensonge cruel ; il n'est pas mort. C'est impossible.

Nous ne voulions point croire à un pareil malheur ; hélas, il fallut bien se rendre à l'affreuse évidence. C'est bien lui que nous avons vu étendu sans mouvement, sans parole, sans vie, les yeux voilés pour toujours, le corps plus froid que le marbre. Il est donc mort notre ami, notre compagnon, notre frère. Tout nous le dit. Lui-même, dans un silence plus éloquent que les paroles ; les sombres ornements qui l'entourent, ces cierges allumés, ces voiles de crêpes, ces linceuls ; les larmes de ce vieillard, de ce père inconsolable ; le désespoir de cette pauvre mère ; les sanglots de toute sa famille ; la morne douleur et les soupirs étouffés de ceux qui furent ses amis, tout nous dit que c'est bien fini.

Oh ! qu'il est triste de voir mourir un jeune homme de vingt-trois ans, presque subitement, d'un mal étrange qui du premier choc l'étend sans connaissance et sans parole. En vain l'on s'agite et se remue ; en vain l'on appelle les hommes de l'art ; en vain l'on pleure et se désespère, rien n'y fait. L'arrêt est prononcé. La mort, la mort !

Pauvre ami, il meurt à l'instant où lui sourit la jeunesse, où l'avenir est pour lui l'espérance, la fortune, l'amour, l'estime, l'hyménée même. Le bonheur montait à son horizon dans un ciel sans nuage ; de longues et heureuses années lui semblaient promises, et il est mort.

Désormais, il dormira dans le cimetière ; c'est là que nous le retrouverons. Une pierre près d'un tertre où s'amorce celle déjà la neige, nous dira : "Ici repose notre ami Napoléon Vanier mort à 23 ans, le 25ème jour de novembre 1895". Puis plus bas sur la pierre, ces mots gravés en caractères plus profonds : "Parents et amis ne l'oubliez pas".

Oh, non ! Nous ne l'oublierons pas notre ami Napoléon. Son souvenir vivra bien longtemps dans nos cœurs. Il a été notre compagnon d'enfance, plus tard nous avons pris part aux mêmes amusements, ses peines ont été les nôtres ; au moment où nous nous y attendions le moins, il nous a été enlevé. Quelle impression cette mort va laisser parmi nous. Le temps ne l'effacera jamais. Le vide qu'il laisse dans nos rangs, nul ne le remplira. Notre ami nous manquera, il manquera à tous les siens.

Il est cependant une dernière consolation à notre peine, nous savons où reposent ses restes. Souvent il aura notre visite ; souvent, nous viendrons nous agenouiller sur sa tombe pour lui redire nos anciennes paroles d'amitié et rêver au passé, aux jours de jeunesse qui ne sont plus.

CLAVIS.

Chez les Etudiants EN PHARMACIE

A une assemblée générale, les étudiants en pharmacie se sont nommés des membres honoraires pour leur association. C'est dans le but de réunir et les étudiants et les pharmaciens pour la grande démonstration des pharmaciens du Dominion et des Etats-Unis, qui doit avoir lieu au printemps. M. R. W. Williams a été élu président, M. W. Lecours, 1er vice-président, M. H. R. Gray, 2e vice-président. En même temps, deux nouveaux membres ont été ajoutés au conseil : MM. B. Johnson et J. P. Durand.

A cette assemblée, il a été de plus question de donner un banquet cet hiver. Comme ce projet exigera beaucoup de préparatifs, M. J. Gadbois, sur l'ordre de M. Armand Genest, a convoqué une assemblée de tous les étudiants en pharmacie pour demain, le 30 courant, à 10 hrs précises a.m., chez le Dr J. P. Gadbois, 238-242 rue Cadieux.

Des questions très importantes seront soumises à l'assemblée.

UN ETUDIANT.

Carnet d'un Curieux

Le plus lucratif des commerces serait d'acheter les hommes ce qu'ils valent, et de les revendre ce qu'ils s'estiment.

**

Toute discussion politique revient à ceci : je suis meilleur que vous ! Toute discussion littéraire à ceci : j'ai plus de goût que vous ! Toute discussion artistique à ceci : je vois mieux que vous ! Toute discussion musicale à ceci : j'ai plus d'oreille que vous !

**

Gounod racontait un jour à ses amis qu'étant jeune et grisé par ses premiers succès, il disait volontiers : "Moi !"

Plus tard ayant réfléchi, il disait : "Moi et Mozart !"

Plus tard encore, ayant grandi, il ne disait déjà plus que : "Mozart et moi !"

Aujourd'hui, l'illustre maître hoche en souriant sa tête convertie de lauriers, et dit modestement : "Mozart... !"

**

Le bal—

Tout ce monde qui se trémousse là est d'une triste-se mortelle. Il cria pour ne pas s'entendre bailler. N'importe. Chacun se dit, en se tordant aux sons de l'orchestre : "Ah ! comme je m'amuse ! Mon Dieu ! comme je m'amuse !... Mais je voudrais bien être chez-moi !"

FETE INTIME

A l'occasion de l'anniversaire de la naissance de M. J. E. Nolet E. E. M., ses nombreux amis, dimanche dernier, se sont réunis chez madame Légaré et lui ont fait fête.

La soirée a été des plus agréables. L'entrain et la gaieté n'ont pas cessé de régner un seul instant.

M. J. E. Nolet est un de ces étudiants dont les précieuses qualités ont su lui gagner des amis un peu partout.

Au moins cent cinquante personnes prenaient part à cette fête intime.

Pour perpétuer le souvenir de cet anniversaire, ses amis lui ont présenté un magnifique portrait à l'huile, peint par M. Pepin. Le peintre a fait vivre sur sa toile les traits sympathiques de notre bon ami. Ce portrait, outre le souvenir qui s'y attache, restera, nous en sommes convaincus, une véritable œuvre d'art.

Ce cadeau accompagnait une gentille adresse, lue par une plus gentille demoiselle encore.

Parmi les personnes présentes, nous avons remarqué : MM et Mes dames Nolet, Légaré Paradis sr. Paradis jr., Mathias, Desmarais, Gosselin, Sénéchal, etc., etc., Mesdemoiselles Maria Lizotte, Laura Lizotte, Laura Tanguay, Blanche Fugère, Emilia Fugère, Aimée Juneau, Elise Juneau, Blanche Boisvert, Délia Boisvert, Lemieux etc.

MM. Odilon Paradis, Raoul Paradis, Henri Paradis, Ernest Soulard, Hénri Daoust, Edouard Bernier, Armand Magnan, Philémon Marchand, Joseph Fortier, Isidore Boisvert, Alexandre Tremblay, J. St-Pierre, Joseph Paré.

Qu'il soit permis au JOURNAL DES ETUDIANTS de présenter ses souhaits à notre ami, M. J. E. Nolet. Pour arriver un peu tard, ils n'en sont pas moins sincères.

MARCEL.

Chez les Etudiants en Medecine

Tout le monde conviendra que l'érection de l'Université Laval, sur la rue St-Denis, a donné de l'importance au quartier, qu'on a convenu d'appeler aujourd'hui le quartier latin. Le crédit qu'il a acquis est tellement considérable que l'autre jour, une jeune fille, qui s'y connaît, me disait que c'était, sans contredit, le plus beau et le plus actif quartier de Montréal depuis que les Etudiants s'y étaient installés !!

Vous trouverez peut-être le compliment un peu flatteur, tout de même cela est une preuve que les Etudiants ne sont pas aussi méchants qu'on le dit. Toutefois, les habitants du quartier ont droit de s'enorgueillir de notre bel édifice universitaire, est une modeste petite rue de ce même quartier qui en a plus particulièrement bénéficié, je veux parler de la rue Notre-Dame de Lourdes ! En effet cet obscur petit passage que vous avez si souvent traversé, sans le voir, sera désormais considéré comme une des principales rues du quartier latin, grâce à la bonne société qui s'y presse, tout le long du jour. Je dis bonne société, cela vous fera peut-être rire, toutefois, je maintiens mon expression car j'ai la légitime prétention de croire que les mots *bonne société* ne sont pas incompatibles avec le mot "Etudiant," mais qu'au contraire ils peuvent être associés sans qu'on ait lieu de s'étonner comme l'a fait, il y a quelques semaines, le pur M. Tardivel, dans son journal "La Vérité." Je n'entreprendrai pas de lui répondre, car tout le monde, lui excepté, sait à quoi s'en tenir sur ce sujet ; d'ailleurs je crois que la pilule que lui a administré notre regretté vice-recteur, l'abbé Proulx, a eu pour effet de le calmer considérablement.

Allons ! revenons à la rue Notre-Dame de Lourdes, qui, à l'avenir, sera considérée comme une rue *fashionable*. Cependant avant que la *high life* en fasse le lieu de ses promenades favorites, il faut qu'elle subisse de nombreuses améliorations ; c'est pourquoi les étudiants ont résolu d'attirer l'attention du Conseil-de-Ville sur son état actuel. D'abord, il nous faut des trottoirs convenables, car après tout, nous ne sommes pas en Chine, où la singulière habitude existe de faire la promenade en marchant l'un devant l'autre. Ici, à Montréal, les marches à deux de front sont à la mode, et elle est si belle cette mode qu'il ne faut pas songer à l'abolir, même sur la rue Notre-Dame de Lourdes. Au reste, eussé-je l'audace de dire un seul mot contre les promenades à deux, que je connais plus d'une admiratrice des modes canadiennes qui me ferait des gros yeux. Donc il va falloir des trottoirs assez larges pour éviter toute collision avec ceux ou celles qu'on est exposé à rencontrer. En second lieu, une demande sera faite à la corporation pour qu'on place à différents endroits de cette rue, des traverses.

Vous ne trouverez pas, j'espère que c'est du luxe, car après tout la propriété l'exige, et je suis certain que les éduqués qui régissent notre grande métropole auront à cœur de conserver à la ville de Montréal sa réputation de ville propre par excellence. Enfin, ce